

per seculis harrill classis
catholice religio.

christine
oblique
jeanne



oblique christine
jeannee

L'AUTEUR

– née en 1962, fait ce qu'elle a à faire, puis continue tout en commençant à écrire en 2003

– en chantier,
suivre les rubriques sur <http://christinejeanney.net> – atelier de travail –
portes-ouvertes
et sur twitter : @cjeanney

– collabore au travail d'édition de Publie.net de 2010 à 2013, puis de 2015 à
une date future autant qu'indéterminée (mais avec détermination)

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE DILICOM // 3010955600100

ISBN // 978-2-37177-440-7

ISSN // 2417-7954

© éditions publie.net // Christine Jeanney

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.
Bonne lecture !

christine
oblique
jeanne

temps réel



*« et je lui tisse une écriture
linge de moindre
pour vous le dire »*

Maryse Hache
Abyssal cabaret



*lento / una corda / espressivo / a
tempo*

à voix haute quelqu'un,
quelqu'un parle à côté de moi /

quelqu'un s'est assis sur ma
chaise et parle à côté de moi,
juste à côté, un décalage /

il y a quelqu'un, ce n'est ni
une fiction ni une question de
séduction, quelqu'un parle,
quelqu'un a quelque chose à
dire, un écart qui s'effectuerait
vers le centre /

quelqu'un c'est sa voix que
j'entends, quelqu'un, à mi-voix,
à voix haute, quelqu'un / *poco
risoluto*

un petit arrachement, comme
un pansement que l'on enlève,
un picotement à la surface de
la peau,
un picotement sans doute
causé par l'étonnement de voir
quelqu'un, assis là à côté de
moi et qui parle

derrière le calque de l'émotion
/ les mots font calque, papier
calque, les mots se posent
par-dessus l'émotion et la
recouvrent de brouillard

il y avait du brouillard dehors,
la route apparaissait devant,
à chaque pas, au pas suivant
disparaissait en filaments, à
chaque pas la route, un peu
plus, un peu plus encore, la
voix se construit quelqu'un
parle

quelqu'un emploie des mots
opaques, des mots difficiles à
saisir, des mots qui cherchent
une tessiture /

les mots que ce quelqu'un
prononce, les mots qu'il vient
de prononcer et qui sont
justes, se sont légèrement
décalés

comme un flou juste à la
surface

ce travail de savoir nommer

la difficulté de se taire /

comme un pansement que l'on
arrache, un picotement

quelqu'un n'est pas de la
fiction et pourrait être un
verbe /

il pourrait être un verbe /

une ligne déplacée parallèle
à elle-même, une ligne
incurvée, ligne tremblante,
poco risoluto, qui s'écarte de la
ligne droite, du segment

qui voudrait éviter l'oblique,
ou s'en défendre

l'oblique /

l'oblique écrase et incline
les têtes vers les petits
renoncements, cette difficulté
de se taire, ces compromis
lorsqu'il faut vivre au milieu
des prouesses, les pas, les
petits pas pieds des enfants
comme des jets / l'habituelle
vision des promeneurs tenant
l'enfant un bras trop haut
et le forçant à l'accélération
démesurée pour ses petites
jambes, l'oubli, c'est un oubli,
une négation par accident
comme on ferait tomber une
tasse, la négation du plus
petit, l'oubli, la négation,
chaque seconde remplie
d'enfant soldat enfant roi
objet poubelle et petite
miss, l'impossible temps de
tendresse qui ne sait pas se
rattacher, à quoi et où

cette place qu'il prend, cet
espace disponible qu'il arrache
à ce qui peut faire sens,
pourrait faire sens,

la force prend la place absorbe,
cette cacophonie du fort, cette
bousculade qu'il génère, fort et
brutal en actes, en actes et en
paroles, s'admire alors ce qui
écrase

force trou noir et tourbillon
abîmes

ce qui arrive chaque seconde,
ce qui se passe, ce qui s'écrase
et se soumet, est transpercé, et
nous, obliques, à peine sortis
de la caverne /

une pulsion, un déchaînement
dans la colonne vertébrale, elle
se soulève /

une fuite oblique

certains s'échappent par
hoquets comme les pas
des enfants des jets, une
symphonie où l'oubli est
contré, serait contré

l'enfant fabrique de petites
briques d'argile, on mesure
ses poignets, statistiques,
un instant parallèle oblique
décide de regarder ailleurs,
de ne pas tenir compte,
de se fixer d'abord sur le
soulèvement, et c'est peut-être
juste, ou peut-être à pleurer /
l'oblique frappe comme on
frappe une tête au hasard,
sans hasard, et le désir une
fuite /

quelqu'un assis là juste à côté
de moi et qui parle

qui parle de quelqu'un / qui
parle de quelqu'un d'autre

de quelqu'un, ni un il ni un
elle mais quelqu'un, qui aurait
quelque chose à dire à propos
de cet équilibre, de cet oubli
d'enfant tenu les bras trop
hauts

à propos de l'insurmontable /
qui aurait quelque chose à dire
de l'intention de l'équilibre,
l'inatteignable

et maintenant que la voix est
là, dit quelqu'un, que la voix à
sa place se décide à parler, dit
quelqu'un, que tu te décides à
l'entendre, dit quelqu'un, on
ne peut plus faire demi-tour
malgré que, malgré l'oblique,
dit la voix de quelqu'un assis là
à côté de moi et qui parle

le râteau ramasse des feuilles
sans voir, aplatit et déchire
sans voir / l'oblique c'est le
râteau
il faudrait, dit quelqu'un,
ne pas revenir en arrière ni
se relire, car ce serait comme
s'arrêter, abandonner, rompre
avec la destination, ce serait
comme faire demi-tour

l'oblique force à marcher
tangente /

tangente aussi ça pourrait être
un verbe, pense-t-il pense-
t-elle, mais ce n'est pas de la
fiction /

comme il, comme elle, car il ou
elle n'a pas de genre
ce quelqu'un assis là et qui
parle
il ou elle ou les deux à la fois

la fiction aiderait, la fiction
rendrait les choses
supportables, elle en a la
capacité

la fiction peut te faire avaler
des couleuvres luisantes
retorses et belles comme des
fins de jour, en fermant les
volets l'odeur arrive toute
proche, brusquement, un
dehors au-delà, un ailleurs, un
parfum qu'on ne peut contenir,
ce moment, dit quelqu'un, ce
moment il te faut l'accepter
avec sagesse, comprendre
que cette beauté existe sans
toi, un compromis à faire,
l'acceptation du dérisoire,
d'être ce dérisoire, de n'être
que, borné, futilité, la fin, la
fin du jour non plus ne sait pas
se relire, ne le désire pas, ne
se relira pas, ne reviendra pas
en arrière et il faudra humer
le jour, oblique / à travers lui
ou alors se pencher, courber la
tête, comme il le fait comme
elle le fait

les mots dénués de vibrations,
les ondes coïncées à l'intérieur,
étales, qui refusent qu'il
ou elle soit figé démembré
épinglé, s'enlise dans deux
canaux tracés, deux failles
obligatoires et rêches, deux
ordres stricts d'être borné aux
limites du il, aux limites du
elle

déjà la négation de l'autre
avant le premier geste, il ou
elle n'a pas encore levé le bras
ni même encore parlé que
le il ou le elle le prend et lui
ordonne de se limiter à,
limité à

– la solution tu penses ce
serait la tangente, de prendre
la tangente, ou de nommer,
donner un nom, un autre
nom, nom autre, un signe qui
s'écarte du genre

quelque chose qui le place
qui la place il ou elle sur
un autre niveau, non pas
pour s'en extraire ou pour
s'en démarquer ou dire je
ne suis pas concerné mais
pour le saisir tout entier,
l'avalier entièrement /
toutes les faiblesses de lui,
toutes les fêlures de elle, ce
qui fait consistance, toute
cette reconnaissance par
des détails que l'autre a vus
verra à travers il ou elle à
l'avance, les avaler tous en soi
avalés, être quelqu'un de plus
grand qu'eux, les accueillir,
quelqu'un qui refuse le
neutre, qui refuse d'endosser
le neutre caoutchouteux,
l'embourbement du neutre,
récuse le neutre, le neutre c'est
de l'oblique qui pèse /

que dans ta petite tête le genre
au milieu de l'action, l'action
dans la fiction, la fiction qui
décale et qui aiderait trop, qui
aiderait tellement qu'on en
perdrait la vue, aveugle, on
en perdrait de vue le il le elle,
on en perdrait de vue la forme
assise là, accouplée au désir de
ne pas se relire, d'écrire sans se
relire

sans se relire
ça ferait peur en même temps
qu'une grande joie, comme si
le tempo était juste et accordé
aux battements

sans se relire comme le monde /
le monde s'écrit sans se relire,
le monde avance en oubliant
sa phrase précédente, son
histoire précédente, le monde
n'apprend pas ou si peu, et
nous, à peine sortis de la
caverne
frapper prier gueule et piétine,
ce qui reste détruit cassé
branlant ces détritrus, la rouille
le froid, même les gens, même
les gens

violence visible, la douleur
virulence, la douce qui achève,
la violence d'un œil éteint
et du silence, la voix s'était
perdue, l'oubli violence,
l'inatteignable consigné,
assigné au silence, ce travail
de se taire, est-ce qu'on peut
réparer, ils étaient trois dans
un café de la région parisienne
arrêtés presque par hasard

par-dessus le silence, dit la
voix, il était l'un des trois
et malgré son nom et son
prénom qui le protégeraient
deux fois, prénom béni et nom
qui veut dire avec *l'ange*, il n'a
pas été protégé

leurs noms notés, leurs dates
et leurs lieux de naissance
consignés et des silences
ensuite, des silences crus
et dans des trains ensuite
consignés et datés l'itinéraire
certain, destination certaine,
un lieu d'enfer, on a souvent
écrit sur ces lieux-là
train du 15 août gare de Pantin,
transférés des prisons de
Fresnes et du Cherche-Midi du
fort de Romainville et du camp
de Compiègne, dernier convoi,
souvent dit sans apprendre
sans se relire peut-être, sans se
relire, soixante-dix par wagon,
sans que ça serve, cinq jours
cinq nuits /

pas totalement, un peu – un
peu plus, beaucoup plus
que l'apprenti de la gare des
Batignolles, s'approchant de
la vitre pour respirer, la main
posée tenant les barbelés, on
lui tire dessus, on le descend du
train, blessé, allongé sur le sol,
mitrailleuse on l'achève, cette
impuissance de le savoir –

Protégé, ce pourrait être un
nom, pourrait être ce nom
sans être un nom
elle dit qu'il était beau comme
un soleil

ce n'est pas un prénom
d'usage, pas un prénom usuel

qu'il était beau, comme un
acteur de cinéma /

parfois je la vois bien, je la vois
parfaitement /

j'écris très vite ce qu'elle me
dit de peur de perdre un mot,
pourtant je ne devrais pas, pas
m'inquiéter, elle restera tant
qu'il faudra, elle est patiente /

elle dit Mes genoux ne sont pas
tordus, j'ai les jambes toutes
droites, bien droites, mes
genoux ne sont pas tordus /

elle ne pose pas souvent ses
mains sur ses genoux, non ne
pose pas souvent ses mains ses
bras nulle part, on dirait qu'un
courant électrique traverse
ses mains ses bras et qu'il
faut qu'ils s'activent, qu'ils
prennent défroissent déplient
replient lissent essuient, elle
n'a ni bagues ni bracelets juste
l'alliance, un anneau simple

elle pose parfois ses mains
comme deux animaux tristes
obligés d'être calmes, comme
les chiens attendent devant
les boulangeries, le monde
tassé à la hauteur des jambes,
miette tombée, parfois une
caresse, on hume on tord la
tête vers l'arrière, nuque pliée,
on attend le museau sur les
pattes, ses mains attendent
de reprendre, reprendre
défroisser lisser plier déplier
retendre, elle restera assise là
tout le temps nécessaire, et
même plus

l'homme arrêté, le Protégé,
c'était son frère

elle le peut, elle dit Mes jambes
sont bien droites, ça va bien,
j'ai mal, j'ai mal un peu et puis
ça passe, je n'ai pas les genoux
tordus

elle prononce le mot *frère*
bizarrement, comme un accent
léger qu'elle a, un é qu'elle
accentue ou qu'elle aurait du
mal à dire, un bégaiement, une
bascule imperceptible

elle aussi s'appelle avec *l'ange*
et elle pense que ça la protège,
parfois, un peu

ce n'est pas que le mot la gêne,
c'est qu'elle a peur de le casser
d'une maladresse
ou c'est un mot qui brûle, un
mot spécial et elle le prononce
bizarrement
parfois avec la tête oblique / à
cause du poids, elle n'a pas les
genoux tordus

elle me raconte pour la
centième fois l'histoire de la
petite couverture blanche
je ne la comprends que
maintenant /
il y aurait quelqu'un, ce serait
il ou elle c'est selon, ce serait
remonter plus loin /

d'abord ce serait elle

ses mains qui vibrent et
racontent l'histoire de la
petite couverture blanche en
essuyant ses yeux ; et avant
elle ce serait un couple, je ne
peux pas remonter plus loin /

je ne savais pas et le quelqu'un
assis juste à côté de moi
s'arrête, ou c'est peut-être moi
qui arrête et demande est-ce
que tu te souviens, où es-tu toi
dans cette histoire, y es-tu toi
dans cette histoire ?

quelqu'un qui serait cette ligne
de qui je viens / quelqu'un,
comme de la fibre optique,
qui serait fait d'une tresse de
faisceaux lumineux et selon
qu'on l'incline ce serait il ou
elle, c'est selon /

l'oblique / l'oblique du temps
pèse, il fait courber la tête / on
se cogne dessus comme sur du
plexiglas /

au début, début du fil, au
début de la tresse, c'est un
couple / elle je ne sais pas
encore, elle est restée là-bas
mais lui je sais, il a seize ans, il
s'appelle Mariano

Mariano avec l'ange et il passe
les Alpes, il les traverse à pied
comme Hannibal

j'espère qu'il n'est pas seul,
qu'il porte dans son sac
quelque chose de chez lui
qui lui vient de sa mère, une
médaille ou une image pieuse
ou un morceau de bois taillé
ou quelque chose qui lui
rappelle cette autre chose qui
n'est pas dite et n'a pas de
valeur aucune

il n'est pas gras, ne doit pas
être gras mais maigre, peut-
être encore aux joues un peu
d'enfance, la peau fragile/
arrête de dire « peut-être » dit
ce quelqu'un assis là à côté de
moi et qui parle

lire *15 aventures en montagne*
sans le savoir, lire les
conquêtes sans le savoir,
cours de géographie, des
dates à retenir en alexandrins
hermétiques, tracer des lignes,
des continents sur des cartes
du monde, les colorier sans
le savoir, apprendre le nom
des fleuves, là où ils prennent
leur source sans savoir qu'il
marche qu'il a marché qu'il
traverse les Alpes et j'aurais
pu dire moi je sais, j'aurais pu
dire lorsque j'avais seize ans Il
a seize ans il traverse les Alpes

quand tu écris
il n'y a pas de « peut-être »
écrire c'est décider et pas
seulement de la montagne, de
tout /
ce qui se passe avant, ce qui
se passe après, de tout, toi qui
décides dit ce quelqu'un qui
parle / un morceau d'Italie
toi qui décides de l'endroit,
toi qui cherches à te souvenir,
ce qu'il traverse c'est toi qui
l'imagines

des pentes brunes ponctuée
de pierres saillantes et claires,
l'herbe rase, l'horizon cisailé
et des courbes et des gouffres
de terre ou de neige salie, ou
blanche, son avancée, un pas
et le suivant posé, les sapins
alignés qu'il longe, croissants
ou décroissants, comme des
signes abstraits /

il vient presque du centre, la
région du Latium, lire sans
le savoir *Les derniers jours de
Pompéi*, s'endormir sur la
couverture, le coude sur ce
volcan qui crache une fumée
orange et rectiligne au-dessus
d'un couple enlacé / tous deux
sont translucides, le sommeil
vient, le bras contre le livre
moitié ouvert

fibre optique allumée par-
dessus au-dessus et à travers la
lave / le chien tordu et pétrifié
dont j'ai vu la photo, si blanc,
la tête déviée, détournée de
l'alignement du corps, le
corps tordu, cette torsion sous
l'invisible pluie de cendres, son
impact perceptible la rendant
plus terrible encore, néant
chape de plomb torsion /

aucune échappatoire /

ce qui me frappait sans savoir,
celui ou celle je ne sais pas,
on ne m'a rien dit / tu vas
trop vite, dit la voix à côté de
moi qui me tance avec pas de
« peut-être », tu vas trop vite,
on ne comprend rien / je ne
sais pas quoi répondre /

le tronc gris d'un bouleau se
couche, oblique, et on dirait
qu'il va tomber /

un moteur récurrent pousse et
bouscule, remonte du ventre
par hoquets réguliers et longs /

où est la voix / scories et
parasites, d'autres voix dont il
faut se débarrasser

pas le temps, pas le temps
d'écouter les voix sales

le fond d'aluminium une
fois débarrassé des pâtes est
tiraillé de lignes comme des
larmes obliques que l'huile
d'olive recouvre comme des
taches d'essence, c'est irisé et
c'est violet / un homme obèse
joue du piano, il a des mains
si délicates / colorature sur
la voiture de la coiffeuse à
domicile, « technicienne en
colorature », dépasser la voiture
et avancer silencieusement, ce
qui trotte dans la tête pendant
qu'on passe

du pontifiant, de l'harassant,
des gens à voix et peaux
étanches et sans aucune
fêlure, ces postures qu'ils
prennent, cette pression sur
eux qu'ils mettent de l'idée
qu'ils se donnent, ça doit être
constant, répété, épuisant,
et le costume carton qu'ils
portent patiné à force d'être
utile, usage intense

ils lancent voix graves des
phrases lyriques, ils parlent de
danger et de risques encourus,
quels risques

en faire pour les petites voix
anonymes est difficile, dit la
voix à côté de moi

/ l'oblique les attrape
par la manche, les tire par
les cheveux, les traîne, traîne
leurs ongles sur le sol qui
glissent, petites voix défaites,
petites voix inconsistantes /

ensuite, un temps, le bruit
d'une respiration

c'est aussi une question de
place, celle que l'on prend
quand on clame comme
eux, absolus, absolument
désincarnés, pas de voix dans
leurs voix, rien qui fasse
timbre, les autres petites voix
ont encore moins d'espace, le
chien tordu et pétrifié, moins
d'espace

puis ça commence
par *Le tombeau de Couperin*

un prélude vif et libre pour
faire une place neuve, toutes
les scories s'écartent, se
retrouvent balayées

il y a de l'humble dans cette
histoire ancienne qui te
raconte toi aussi dit la voix

la course aux petits pieds
dévalent, la poitrine remplie
d'air, cette course, *dolce*,
cette galopade rendue
possible dans une montagne
imaginaire, *dolcissimo*, une
pente imaginaire, un paysage,
ce qu'il a vu en traversant les
Alpes ; il était cordonnier et
réparait les *scarpe*, il avait un
accent à couper au couteau,
l'expression qui dit ça

il venait d'un village et un
couteau il en avait un dans sa
poche pour couper le fromage
la ficelle et le pain

il a vu le portait du roi, son
profil sur les pièces d'un
centime et sa face sur les
timbres, mais il ne lui a
pas écrit, ni aux gens du
gouvernement

d'autres l'on fait, ainsi un
émigré italien à son ministre :

*Piantiamo grano ma non
mangio pane bianco. Coltiviamo
la vite ma non beviamo il vino.
Alleviamo animali ma non
mangiamo carne*

/ le même moteur qui force
les hommes au déplacement
depuis toujours, les déracine,
les plages les ports et les
bateaux qu'on compte

Nous plantons du blé mais
nous ne mangeons pas de pain
blanc. Nous cultivons la vigne
mais nous ne buvons pas de
vin. Nous élevons du bétail
mais nous ne mangeons pas de
viande

statistiques, bateaux migrants
noyés radios télé Lampedusa,
« nouveau drame de
l'immigration », fermetures
des frontières, camions,
cadavres clandestins, rien
ne change, aujourd'hui cette
nuit maintenant, au milieu
du brouillard induit par la
distance, rien ne change

car l'histoire ne relit pas
ajoute des répétitions, la voix
discrète de l'infortune

l'histoire s'écrit sans se relire
et Mariano n'a pas écrit

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net



|||||

Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits ; d'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net, dirigées par Gwen Catalá, œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.

|||||

**QU'IMPORTE
LE FLACON**
POURVU QU'ON AIT
l'ivresse!

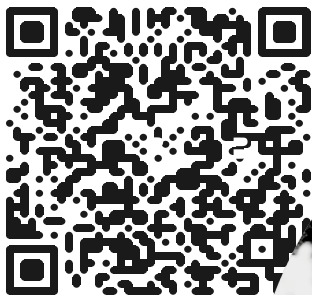


Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site : <http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

Entrez le code ci-dessus dans la partie
"code promotionnel". C'est tout !
Profitez des versions multiformat et mises à jour,
à vie, et si votre librairie ou votre revendeur le
propose, adressez-vous à lui pour accéder à la
version numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES!



www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia